



” For cause and comrades ” Les enfants combattants de la guerre de Sécession 1861-1865

Farid Ameur

► To cite this version:

Farid Ameur. ” For cause and comrades ” Les enfants combattants de la guerre de Sécession 1861-1865. L'enfant-combattant, Nov 2010, France. halshs-00753566

HAL Id: halshs-00753566

<https://shs.hal.science/halshs-00753566>

Submitted on 19 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque *L'Enfant Combattant. Pratiques et représentations*

25-26 novembre 2010

Université de Picardie Jules Verne (Centre d'Histoire des Sociétés),

en partenariat avec l'Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand (CELIS)

PROGRAMME ANR *Enfance Violence Exil* (EVE)

Vidéo du colloque :

[http : www.enfance-violence-exil.net](http://www.enfance-violence-exil.net)

« *For cause and comrades* »

Les enfants combattants de la guerre de Sécession

1861-1865

Farid Ameur, Université Paris I, UMR IRICE (Identités, Relations Internationales,
Civilisations de l'Europe)

Introduction.

En guise d'introduction, je voudrais commencer, si vous le permettez, par quelques remarques préliminaires. Mon propos vise à retracer l'expérience des enfants-soldats lors de la guerre civile américaine, connue en Europe sous le nom de guerre de Sécession, laquelle a opposé, pour mémoire, les Etats du Nord à ceux du Sud entre 1861 et 1865. C'est un épisode capital dans l'histoire des Etats-Unis, une tragédie nationale qui a fait environ 620.000 morts mais qui aura servi d'une part à abolir l'esclavage, de l'autre à cimenter la jeune nation américaine en préservant les fondements d'une république dont Alexis de Tocqueville venait de prédire l'essor.

S'intéresser ici aux enfants combattants me paraît tout à fait pertinent. D'abord parce qu'à la veille du conflit, si l'on en croit les chiffres du recensement fédéral de 1860, la population américaine se caractérise par sa jeunesse. Environ 40 % des Américains ont moins de dix-huit ans, un ratio qui témoigne entre autres de la hausse de la croissance naturelle enregistrée dès le début des années 1840.

Deuxième chose, et non des moindres, la guerre de Sécession a été largement soutenue, non pas par des armées professionnelles, mais par des volontaires, c'est-à-dire des civils, venus de tous les horizons, qui ont quitté provisoirement leurs foyers, leur travail, pour répondre à l'appel sous les drapeaux pendant une durée déterminée. A cette époque, les Etats-Unis sont encore une nation privée de traditions militaires. Les troupes régulières qu'entretenaient le gouvernement fédéral ne comptaient que 16.000 hommes et, pendant le conflit, elles n'ont formé qu'un noyau déjà versé dans la pratique du métier.

Aussi, vous l'aurez compris, dans les deux camps, ce sont essentiellement de jeunes gens qui ont été les plus prompts à s'engager. Au total, trois millions d'hommes ont porté l'uniforme bleu de l'Union ou gris de la Confédération, pour les deux tiers dans les forces nordistes. D'après les meilleures études, la moyenne d'âge de tous ces combattants est de 23

ans, ce qui explique que le conflit ait été appelé parfois « *The Boys' War* ». Au cours de cette guerre, on a vu des colonels de 20 ans et des généraux à peine plus âgés. Le plus célèbre, c'est bien sûr George Armstrong Custer, qui s'illustrera plus tard en combattant les Indiens, et qui a gagné au feu ses étoiles de général de brigade à seulement 23 ans, d'où son surnom de « *Boy General* ».

Du reste, mon analyse ne s'intéresse qu'aux mineurs, aux moins de 18 ans. Ils auraient été près de 100.000 à avoir porté les armes, soit 3.5 % des effectifs totaux, ce qui est une proportion exceptionnelle. Au-delà de leur nombre, ces enfants, ces « *Fighting Children* », ont tôt fait d'attirer l'attention de leurs contemporains, au feu comme à l'arrière. Qu'ils aient été troupiers, tambours, clairons ou estafettes, ils sont le reflet d'une époque troublée, en l'occurrence d'une militarisation sans précédent de la société américaine et d'un processus de « brutalisation » qui intervient au moment où la république outre-Atlantique traverse son moment suprême d'épreuve. La guerre de Sécession, vous le savez sans doute, a droit au titre de première guerre totale de l'Histoire ; c'est la première lutte à avoir engagé toutes les ressources humaines et matérielles des belligérants.

Dans un premier temps, j'examinerai les raisons qui ont pu amener ces enfants à s'engager dans l'armée. Je tâcherai notamment de montrer comment « jouer au soldat » a relevé du désir d'affirmation de soi dans le contexte d'une société en pleine fermentation. Ensuite, je verrai par quels procédés ces enfants sont parvenus à se faire admettre parmi les volontaires et les raisons particulières pour lesquelles on a requis leurs services. Enfin, j'insisterai pour finir sur leur expérience combattante à proprement parler et, à travers quelques exemples de carrière, je montrerai comment cette participation aux combats, quand elle n'a pas été fatale, a laissé des traces dans les mentalités.

I°) « JOUER AU SOLDAT » : UN RÊVE INEXTINGUIBLE

Pour commencer, je dirai que l'attrait qu'exerce l'armée auprès des enfants trouve d'abord ses racines dans les représentations collectives. Au printemps 1861, au moment du premier appel à la mobilisation, les Américains ont une vision essentiellement romantique de la guerre. La tradition encense l'épreuve du feu. Elle se rattache à de glorieuses réminiscences patriotiques, à savoir les exploits des *Insurgents*, des patriotes de George Washington contre les tuniques rouges. Tous les écoliers d'Amérique apprennent à honorer la mémoire des combattants du temps de l'Indépendance et à saluer une performance que, ni la guerre contre le Mexique en 1846, ni les luttes sporadiques contre les Indiens, n'ont pu égaler. La guerre d'Indépendance est une référence incontournable. Lorsque la guerre civile éclate, chaque camp cherche, avec des arguments évidemment différents, à assimiler son combat à celui des Pères fondateurs. En clair, une assimilation historique qui n'est pas sans influencer de jeunes enfants en quête de respectabilité et d'aventures.

La mobilisation, d'ailleurs, est désordonnée. Dans le Nord comme dans le Sud, on se berce d'illusions. On croit à un règlement expéditif de la lutte, à une bataille décisive. S'attendant à une guerre courte et glorieuse, les recrues s'enrôlent sans se faire la moindre idée des dangers, des rigueurs et des fatigues de la vie militaire. Dans cette période

d'exaltation populaire, les enfants se laissent d'autant plus entraîner que la complexité des événements leur échappe et qu'ils n'en voient que la surface. C'est-à-dire des scènes de liesse populaire, des parades, des uniformes chatoyants, des baïonnettes et des sabres qui brillent au soleil, bref un spectacle qu'un officier français décrira comme « un pur carnaval guerrier ». A la suite d'un défilé d'un corps de cavalerie sudiste, un instituteur indigné de Virginie rend compte de cet état d'esprit: « Les garçons se sont précipités hors de la classe pour acclamer les cavaliers. Je n'ai rien pu faire pour les en empêcher. J'ai été bien embêté quand tout cela a cessé. Seuls quelques-uns sont rentrés, les autres sont partis, me dit-on, offrir leurs services à nos nobles défenseurs ! »

La guerre, pour beaucoup, n'est qu'un jeu. L'exemple le plus célèbre est celui des deux fils cadets du président Lincoln. A longueur de journée, on les voit, déguisés en zouave, se battre avec des épées en bois et faire des rondes dans les couloirs de la Maison Blanche avec un bataillon de petits camarades dont ils ont naturellement pris la tête. Un jour, ils interrompent à grands cris une réunion de cabinet pour supplier leur père de gracier leur poupée « Charlie », accusée de s'être endormie alors qu'elle était de faction et que certains enfants voulaient mener droit au peloton d'exécution. Pour la petite histoire, Lincoln s'est prêté au jeu au grand étonnement de ses ministres.

Dans le Sud, les enfants de Richmond jouent à la guerre, parfois si brutalement que la police est obligée d'intervenir pour les disperser. Dans les classes aisées, les adolescents sont pleins d'un héroïsme sorti tout droit des livres de Walter Scott. On veut être un héros, faire acte de virilité, sortir de son corps d'enfant pour donner la mesure de sa valeur. Le vrai héros, c'est celui qui donne de sa personne, qui brave la Mort. La guerre, c'est l'aventure par excellence, une expérience à la fois stimulante et valorisante, une manière de se divertir et, pour reprendre une expression d'époque, de « voir l'éléphant », c'est-à-dire de recevoir son baptême du feu, une manière de montrer qu'ils ont achevé un rite initiatique, vécu des émotions fortes et acquis un capital qui fortifiera leur corps et leur âme. Un adolescent du Tennessee écrira par exemple qu'il s'est engagé pour la bonne et simple raison « qu'il fallait en être à tout prix » et qu'il n'aurait rater pour rien au monde « une si belle bagarre » avec les copains. Un Nordiste de quinze ans, Ernest Wardwell, est aussi explicite quand il écrit: « Honnêtement, je n'avais plus la tête à aller à l'école. Je m'y ennuyais ferme. Il me tardait de montrer aux miens ce que j'avais dans le ventre. Je voulais avoir un revolver et devenir un homme. C'était, je l'avoue, mon idée fixe ».

Mais dans d'autres cas, c'est bien la cause que l'on veut défendre. La propagande de guerre a fait son œuvre. J'en ai pour preuve cet exercice de multiplication trouvé par hasard dans un manuel scolaire du Sud: « Si un soldat confédéré tue neuf Yankees, combien de Yankees peuvent-être tués par dix soldats confédérés ? » Dans les collèges militaires du Sud, dont le plus célèbre se trouve à Lexington, en Virginie, on forme clairement de futurs officiers de la Confédération. On y dépeint les Nordistes comme des mercenaires, des pillards et des violeurs contre lesquels l'union sacrée a été décrétée. On veut parfois venger des proches, des parents, des amis, des voisins. Jesse James n'a que 16 ans lorsqu'il rejoint son frère aîné dans un corps de partisans qui opère dans le Missouri. Témoin d'une escarmouche, un jeune Nordiste du Maryland prend fait et cause pour l'Union: « Pardonne-moi, écrit-il à sa mère, mais tu dois comprendre que mon devoir est de défendre notre belle et glorieuse Union ! Les

rebelles nous ont trahis et il nous faut les ramener à l'obéissance civile ! Si mon destin est de tomber sur le champ de bataille, qu'il en soit ainsi... »

Quels qu'aient été leurs motivations profondes, il y a un trait commun chez tous ces enfants. C'est l'idéalisation de la guerre, le désir inextinguible d'imiter ses aînés, de participer à une aventure que l'on s'imagine trépidante. À la différence des adultes, rares sont les enfants à s'être enrôlés pour répondre à des besoins matériels, encore que des orphelins aient pu trouver refuge auprès de certains régiments. Pour eux, la guerre est un objet de fantasme. On veut se frotter à un univers fait d'images d'Epinal, un milieu qui fait battre les cœurs et enflamme les imaginations.

Dans l'absolu, c'est une guerre d'où l'on revient victorieux, décoré, couvert de gloire, avec en prime une petite balafre en guise de souvenir. Mais, malgré le jeune âge des combattants, c'est également une participation dont on espère tirer parti à l'avenir, pour rechercher les faveurs, briguer les honneurs. Ce que l'on recherche, au péril de sa vie, c'est l'affirmation de soi et derrière cela une façon de poser des jalons pour le futur, de se ménager des entrées dans le monde des adultes.

II°) ENTRER DANS L'ARMÉE : COMMENT ET POUR QUELS BESOINS ?

Mon premier point a trait aux modalités d'engagement des enfants. Comment, en effet, des mineurs se sont-ils retrouvés sous l'habit militaire ?

En principe, et cela était valable dans les deux camps, le règlement militaire interdit le recrutement des moins de dix-huit ans. Pourtant, dans la pratique, des milliers d'adolescents sont admis d'emblée dans les rangs au titre de tambours ou de brancardiers, c'est-à-dire pour occuper des fonctions non-combattantes. Encore ces derniers ne devaient être tolérés qu'avec l'assentiment de leurs parents ou s'ils prouvaient, d'une manière ou d'une autre, qu'ils étaient orphelins ou livrés à eux-mêmes. Au final, les officiers recruteurs avaient une grande liberté d'appréciation. En l'absence de pièces d'identité, ils ne pouvaient pas toujours juger les cas litigieux avec clairvoyance. Les sources nous démontrent ainsi que beaucoup ont été dupés par des garçons âgés de quinze à dix-sept ans, qui ont prétendu avoir l'âge légal et donné de fausses identités pour que leurs familles ne retrouvent pas leurs traces. Pour se donner bonne confiance, paraît-il, certains de ces adolescents inscrivaient le chiffre « 18 » sur un bout de papier qu'ils mettaient ensuite dans leurs chaussures, histoire de dire aux recruteurs qu'ils étaient « *over eighteen* ».

Tous les officiers recruteurs n'avaient pas le même degré de professionnalisme. A partir de 1863, notamment, les besoins pressants de « chair à canon » les ont amenés à être moins regardants, à plus forte raison si les adolescents en question leur paraissaient de robuste constitution. Autre chose importante, à partir de février 1864, la conscription en vigueur dans les Etats de la Confédération astreint les garçons de 17 ans au service militaire actif, tandis que l'âge minimal est toujours resté à 18 dans les Etats du Nord. A New York, le système des primes d'engagement a donné lieu à des abus dont les enfants ont parfois été victimes. On sait que des mineurs, amadoués par de fausses promesses ou succombant à des libations, ont été vendus à l'armée par la pègre locale, laquelle travaillait souvent en étroite collaboration avec les recruteurs à des fins pécuniaires.

Toujours est-il que la présence d'enfants dans les armées ne passe pas inaperçue. En avril 1862, le comte de Paris est surpris par la jeunesse des blessés que l'armée confédérée a laissée à Williamsburg, en Virginie. « La plupart, écrit-il dans son journal, sont de véritables enfants. Quelques-uns n'ont pas plus de quatorze ans. Je voyais partout les couleurs de la jeunesse sur la figure de ces malheureux ». Le phénomène est encore plus marqué vers la fin du conflit, lorsque les forces sudistes s'amenuisent. Les adolescents sont plusieurs milliers à défendre Richmond, la capitale rebelle, et à se rendre avec le général Lee en avril 1865. Un signe ne trompe pas. Vers la fin de la guerre, sur un échantillon d'environ 11 000 soldats confédérés, il s'avère que plus d'un millier, soit environ 10 %, a moins de dix-huit ans, ce qui est assez révélateur de la crise des effectifs au sein de l'armée sudiste dans la deuxième partie du conflit. Le Sud, je le rappelle, combattait à un contre quatre, et cet écart n'a fait que se creuser.

Du reste, les rôles régimentaires ont gardé la trace de dizaines de milliers d'enfants. Cet embrigadement a été largement compris et accepté de tous. Au sein des armées, je dirais même que l'on a appris à apprécier leurs services et qu'il y a eu une demande, d'où quelques libertés prises avec le règlement militaire. Ces jeunes garçons venus spontanément au camp ou au bureau de recrutement pour proposer leurs services savaient qu'ils avaient des chances d'être admis dans les rangs. Encore leur fallait-il bien sûr prouver qu'ils pouvaient être d'une quelconque utilité.

Les enfants ont été engagés pour assurer plusieurs fonctions spécifiques. D'abord, et c'est le plus grand nombre, j'y ai déjà fait allusion, pour combattre au même titre que leurs aînés. Il s'agit en l'occurrence d'un moyen, d'une solution de fortune pour combler des vides creusés par les désertions, les maladies, les hécatombes du champ de bataille. Ce sont des garçons connus pour leur enthousiasme, capables d'animer la vie dans les bivouacs, et qui peuvent faire bonne figure s'ils sont bien commandés. Ce sont donc des combattants comme les autres, auxquels on taille parfois des uniformes spéciaux et auxquels on donne des armes adaptés à leur gabarit.

Après la bataille de Farmington au printemps 1862, le général Beauregard cite pour bravoure dans l'un de ses rapports le jeune John Sloan, du 9^e du Texas, qui, à seulement treize ans, est monté à l'assaut en première ligne et a été grièvement blessé. On requiert également les services des enfants pour assurer des missions de sabotage et d'espionnage. Ainsi, pendant la campagne d'Atlanta, en Géorgie, de très jeunes Sudistes, qui ne demandaient qu'à se rendre utiles, sont envoyés sur les derrières de l'armée fédérale pour détruire du matériel de guerre, dérober des armes et médicaments. Ce sont des missions périlleuses. L'un de ces volontaires, Paul Fusz, un Français de 15 ans, prend de tels risques qu'il se fait prendre et il n'échappe à la pendaison qu'en vertu d'une grâce du président Lincoln, qui aurait été ému, dit-on, par la jeunesse du condamné.

Autre chose, dans la marine, les services des enfants, des petits mousses, étaient très recherchés du fait même de leur taille qui leur permettait notamment, pendant une canonnade, de se faufiler dans des espaces exigus et d'aider à recharger les pièces d'artillerie, ce qui leur valait le surnom affectueux de « *powder monkeys* ». L'amiral Farragut, de la marine nordiste, savait bien ce qu'il en était, puisqu'il avait lui-même commencé sa carrière tumultueuse en tant que mousse durant la guerre de 1812. Aussi n'a-t-il émis aucune objection à ce que des enfants prennent rang dans les équipages.

D'autres enfants sont enrôlés pour servir de musiciens. Ce sont ceux que l'on connaît le plus. Les clairons et surtout les petits tambours (*drummer boys*). Leur rôle est capital, dans les camps comme sur les champs de bataille. Aisément reconnaissables, ils relayent les ordres des officiers, indiquent leur présence en jouant de leur instrument au plus fort des combats et redonnent du courage à leurs aînés. « Partout où je les voyais, écrira un soldat nordiste, je me disais que rien n'était perdu. À chaque engagement, cette vision me réconfortait. Si un enfant pouvait marcher en direction de l'ennemi, après tout, nous aussi nous pouvions le faire ». Les tambours sont parfois excessivement jeunes. Edward Black, du 21^e de l'Indiana, a 9 ans lorsqu'il s'engage. Dans le camp opposé, Charles Hay, du 16^e de l'Alabama, en a 11. En règle générale, ceux-ci ne faisaient pas le coup de feu. Mais, en pratique, on les armait néanmoins d'un revolver, dont on leur avait appris à se servir au cas de nécessité car, dans le feu de l'action, les belligérants ne faisaient pas toujours de quartier. Quand ils ne combattaient pas, ces petits tambours savaient se rendre utiles en s'occupant des blessés, en ravitaillant leurs camarades et en servant de messagers. Autant dire que les fonctions qui leur étaient dévolues dans la zone des combats n'étaient pas de tout repos. Ces tambours sont des acteurs à part entière du champ de bataille.

III°) GRANDEUR ET MISÈRES DE LA VIE MILITAIRE

J'en viens à ma troisième et dernière partie, dans laquelle je voudrais m'intéresser plus précisément à cette expérience combattante.

Le principal trait commun à tous ces jeunes soldats, et je voudrais insister sur ce point, c'est le souci constant de se faire remarquer, d'attirer par tous les moyens l'attention des autres. Autant la cour de récréation pouvait déjà être une aire de combat pour les garçons les plus turbulents, autant le champ de bataille devient le lieu où l'on donne libre cours à sa plus complète insouciance, où l'on se croit tout permis. Ces enfants, on l'a vu, ne rêvent que plaies et bosses. Aussi jouent-ils au héros au péril de leur vie. Peu importe leurs fonctions au sein d'un régiment, les plus hardis cherchent à faire oublier leur jeunesse par des actions d'éclat. Dans certains cas, la tactique s'avère payante. Je pourrais vous citer bien des exemples de bravoure individuelle, dont la presse s'est fait l'écho.

Eddie Evans, 13 ans, porte-drapeau du 23^e du Mississippi. Il soulève l'admiration de l'armée sudiste en s'avançant seul, à mi-chemin entre les lignes, pour narguer les troupes nordistes en agitant son étendard. Dans le camp opposé, Johnny Cook, 15 ans, trompette du 4^e d'artillerie. Il reçoit la prestigieuse médaille d'honneur du Congrès pour le courage dont il a fait preuve lors de la bataille d'Antietam le 17 septembre 1862. Orion Howe, 13 ans, tambour du 55^e de l'Illinois, blessé à la jambe lors du siège de Vicksburg. Sa conduite impressionne le général Sherman en personne. Johnny Clem, sans doute le plus célèbre enfant combattant de la guerre. Engagé à l'âge de dix ans à la suite d'une fugue, mascotte puis tambour du 22^e du Michigan. Fait prisonnier, relâché, blessé deux fois au combat. Conduite héroïque à Shiloh et à Chickamauga. Le général Thomas en fait son ordonnance à la fin de la guerre. Après le conflit, Ulysses Grant, devenu président, le fait entrer à West Point eu égard à ses excellents états de service. Johnny Clem fera une longue carrière de l'armée et prendra sa retraite en 1916 avec le grade de général de division.

Dans d'autres cas, les enfants combattants payent cher leur participation aux combats. Un exemple. Charles King, 12 ans, tambour du 49^e de Pennsylvanie, tué à Antietam lors d'un combat au corps-à-corps. Un autre exemple est demeuré célèbre, la participation des cadets de l'Institut militaire de Virginie à la bataille de New Market en mai 1864, un épisode que l'on retrouve dans un western de John Ford avec John Wayne, *The Horse Soldiers*, traduit en français sous le titre *Les Cavaliers*. Malgré les réserves du général Lee, 258 élèves de cette école militaire, dont la moyenne d'âge est de 16 ans et demi, se ruent à l'assaut des positions nordistes « dans un élan irrésistible » écrira un officier confédéré. Résultat : la bataille est gagnée, les Nordistes battent en retraite, mais ce bataillon perd le quart de ses effectifs au cours de cette charge. Après la bataille, racontera un témoin amusé, les parents des petits soldats viennent interroger les officiers pour savoir comment s'est comporté leur enfant, un peu comme s'il on était à l'école. Depuis ce jour, soit dit en passant, le 15 mai est un jour chômé à l'académie militaire de Virginie pour perpétuer le souvenir de la bataille de New Market.

Au-delà de ces quelques exemples, force est cependant de constater que ces enfants ont vécu une expérience pour le moins traumatisante. Sur ce point, les avis sont unanimes. Ceux qui ont survécu aux ravages du champ de bataille, aux horreurs des hôpitaux militaires et aux effroyables conditions de détention le disent sans ambages. La guerre n'a pas répondu aux attentes qu'ils avaient au moment de s'engager. La Mort a guidé leurs pas ; elle a été omniprésente. A l'instar de leurs aînés, ces enfants combattants ont été cueillis à froid. La guerre a présenté un visage inattendu. Point d'idéal romantique et chevaleresque. Rien que de la boue, du sang et des larmes. Le jeune Thomas Galway, du 8^e de l'Ohio, laisse transparaître sa frustration : « Je ne m'attendais pas à cela. Mon excitation est vite retombée. Que la vie militaire est triste ! ». Pour ceux qui ont vu le feu de plus près, les propos de ces enfants ne s'embarrassent pas d'ambiguïtés. John Delaney, un soldat sudiste de 15 ans, écrit après une bataille : « Tandis que nous étions tous à terre et que les obus sifflaient au-dessus de nous, mes pensées se portaient à mon foyer, à ma maison, à tous les miens que j'avais quittés si précipitamment. Je m'en voulais. Que j'avais été stupide de quitter ma famille pour me mettre dans un tel pétrin. Oh mon Dieu, que j'aurais aimé que mon père vienne me chercher ! » Charles Braden, 15 ans, tambour du 1^{er} Massachusetts, est aussi explicite dans une lettre qu'il écrit à sa mère : « J'étais, dit-il, tétanisé par la peur. Je voyais des hommes tomber à chaque pas. La plaine était pleine de cadavres. J'aurais donné n'importe quoi pour rentrer chez moi et voir des figures familières. J'en ai vu assez. Je suis écoeuré ». Aussi, le petit George Gibbs, du 18^e du Mississippi, en tire de solides conclusions : « Vous autres, les copains, écrit-il dans son journal intime, sachez que faire la guerre n'a rien d'attrayant. Ce n'est rien d'autre que du meurtre. Il n'y a pas de gloire à en tirer... »

C'est dire combien l'enthousiasme est vite retombé et comment ces enfants ont fait l'expérience d'une lutte que rien ne prédisposait pourtant à devenir l'archétype des guerres modernes. La guerre a inspiré un dégoût insurmontable en même temps ; elle a été durement ressentie, elle a été un véritable choc psychologique pour ces jeunes gens dont l'équilibre a été soumis à rude épreuve. Ils en ont hérité, pour la plupart, des habitudes de violence. Ce n'est pas un hasard, par exemple, si les bandes de hors-la-loi qui ont sévi dans le sud des États-Unis au lendemain de la guerre civile étaient souvent composés de jeunes gens qui

venaient tout juste de faire leurs premières armes. Et là je pense tout particulièrement au gang des frères James.

Conclusion.

L'enrégimentement de peut-être cent mille mineurs dans les armées de la guerre de Sécession est loin d'être anecdotique. Elle est le reflet d'une époque, des mœurs violentes et passionnées de la population américaine. Elle reflète aussi la militarisation rapide d'une société privée de traditions militaires, obligée de faire appel à toutes ses ressources humaines disponibles pour soutenir l'effort de guerre. Et pour ces jeunes soldats, quand ils sont parvenus à réchapper à l'enfer des combats, c'est leur enfance qui a été sacrifiée. Traumatisés à vie par ce qu'ils ont vu ou vécu, ils y ont perdu leur innocence. Ni plus ni moins.